

# Claire Tabouret, peindre pour sortir du cadre

---

◆ [liberation.fr/portraits/claire-tabouret-peindre-pour-sortir-du-cadre-20240710\\_PC5TL3BQVNFVTJDVPCW2FLRHTM](https://liberation.fr/portraits/claire-tabouret-peindre-pour-sortir-du-cadre-20240710_PC5TL3BQVNFVTJDVPCW2FLRHTM)



## Le portrait

La «nouvelle star française de l'art contemporain», à l'œuvre prolifique et protéiforme, a trois expositions au programme cet été.

Claire Tabouret, à Paris, le 27 juin. (Laura Stevens /Modds pour Libération)

«*Hum, à d'autres...*», se met à clignoter dans notre cortex. Au moment où Claire Tabouret dit : «*Ça me surprend à chaque fois. Moi, je me présente toujours, "je suis Claire Tabouret, je fais de la peinture", je ne m'attends pas à ce que les gens connaissent mon travail.*» On lui soumettait l'appellation «nouvelle star de l'art contemporain», récurrente à son propos, chiffres à l'appui. En mars 2021, par exemple, le site [artprice.com](http://artprice.com) écrivait : «*Fait rare pour une jeune artiste française, Claire Tabouret, 39 ans, approche le million aux enchères. The Last Day (2016), grande toile représentant un groupe d'enfants costumés [...] s'est littéralement envolée, atteignant 863 000 dollars [plus de 800 000 euros, ndlr] chez Christie's à Londres, soit le quadruple des prévisions initiales, mais aussi le quadruple de la meilleure adjudication qu'avait obtenue l'artiste au printemps 2020, il y a tout juste un an.*» Elle-même décrit une petite entreprise, qui implique une quinzaine de personnes, de «Sam» la «*super-assistante pour tout ce qui est administratif et logistique*» aux personnes en charge de son travail dans les galeries qui la représentent, la Night Gallery, Almine Rech et Emmanuel Perrotin. Elle a collaboré avec le monde du luxe et de la mode, Dior pour des sacs, Ugg pour des bottes. On a aussi pu voir, dans *AD Magazine*, la maison où elle vit à Los Angeles avec l'ébéniste et musicien Nathan Thelen : un concentré de belle vie arty, tous les atours de la *success story* bien installée.

Dans le même temps, il y a son œuvre. Ces toiles auxquelles on trouve une force vénéneuse, intranquille, ambiguë, voire inquiétante. Les maisons sont inondées, happées dans des couleurs spectrales, des bleus, gris, roses, orange, comme délavées. Les enfants sont énigmatiques, limite flippants, telles les fillettes de la série *les Diadèmes*, princesses teintées d'acide aux regards graves sur fonds sourds. Les autoportraits la suggèrent farouche. Et Tabouret est prolifique, jongle entre les techniques (peinture, sculpture, tapisserie, dessin) et les projets, c'est en VRP de trois expositions estivales qu'on la rencontre : peintures, sculptures et vases (en collaboration avec la Manufacture de Sèvres) au château La Coste, portraits d'enfants de détenues à la Biennale de Venise, peintures et sculpture au Palais idéal du facteur Cheval. Elle a aussi donné naissance à deux filles en l'espace de trois ans. Et on apprend qu'elle est en train de se réinstaller en France, au sud de Paris. Catégorie derviche, donc, adepte du tournis qui conjure l'immobilité et ses relents fatals.

Claire Tabouret valide sans hésitation, «*Oui, évidemment.*» Elle est souriante, a la voix douce, l'allure encore adolescente. Mais le regard cobalt est bien droit dans le Paris suffocant de la fin juin, et le propos d'attaque. Par exemple, à propos de Picasso, prisé malgré son machisme certifié : «*Je le cite souvent parce qu'il est une inspiration en termes de mise en mouvement d'énergie, vers la liberté. Et je ne fais pas partie du mouvement qui dit "faut arrêter de montrer Picasso parce que c'était un salaud". Parce*

*que je n'ai jamais demandé aux artistes d'être des anges. Moi, ce qui m'intéresse, c'est de voir à travers la vision de quelqu'un, et pourquoi pas celle d'un salaud. Mais le salaud doit être brillant.»* Elle se dit «militante» du combo artiste-femme-mère qui peut faire tache dans le milieu de l'art («j'ai eu des réflexions comme quoi j'allais rater des opportunités, ralentir»), souligne le rôle capital de son compagnon, «père merveilleux», déplore à l'inverse l'invisibilisation de Philomène, la femme du facteur Cheval qui a financé l'obsession monumentale. A un autre moment, fuse un défiante : «Je ne vais pas m'adapter aux autres, donc il faut que les autres s'adaptent.» La galeriste Almine Rech décrit «quelqu'un de très droit, engagé, qui s'attend à ce qu'on le soit aussi. Et son travail montre l'incertitude et le doute, mais dégage aussi quelque chose de très décidé, énergique». Emmanuel Perrotin loue une «résolue, qui ne reste pas dans des schémas malgré le succès écrasant, qui essaie, qui cherche, et qui sait aussi très bien et défendre sa démarche».

Claire Tabouret dit pourtant ne vraiment s'exprimer qu'avec la peinture. Elle l'a découverte au musée, dans le sillage de parents profs (de piano et de musique) du côté de Montpellier : révélation par les Nymphéas de Monet, à 4 ans. L'enfant dyslexique, mélancolique et solitaire, s'y coule tout entière, par les livres et la pratique. Découverte d'un monde à soi d'où émerge, «très tôt, la conviction que je n'allais pas rester là où je grandissais, qu'il y avait autre chose, que j'allais voir plein de choses». La peinture pour planche de salut, mais d'abord bancaire : études aux Beaux-Arts de Paris marquées comme l'enfance par la difficulté d'exister dans le groupe et ses codes, et entame professionnelle aux airs d'horizon bouché. «Je les ai toutes gardées et j'en ai 27. Vingt-sept avant que la 28<sup>e</sup> me dise oui.» Vingt-sept lettres de refus à ses candidatures à des résidences d'artistes. L'acquiescement décisif viendra en 2013 : le collectionneur François Pinault achète la quasi-totalité de l'une de ses expositions, des portraits et groupes d'enfants. L'émergente de 32 ans passe de l'ombre à la revanche la plus éclatante.

D'autres auraient ménagé, chouchouté la chance. Claire Tabouret se lève et se casse, deux ans plus tard, direction Los Angeles. Un temps, elle se coupe de tous, dans une cabane du désert californien. L'admiratrice des trajectoiresorageuses (la peintre Agnès Martin, le poète Robert Walser, l'écrivaine Isabelle Eberhardt...) en parle comme d'un moment de vertige, au bord d'être happée par «l'addiction» au cocktail art-solitude. La lectrice intensive, qui souligne que son frère Francis est l'auteur camionneur d'une Traversée remarquable, prise aussi le transfuge Edouard Louis. Notamment *Changer : méthode*. «Je m'y reconnais. Dans cette sorte de force, de conviction et de colère, mais aussi le fait qu'il a eu beaucoup de ruptures, amoureuses, amicales, professionnelles. Parce que beaucoup de gens n'acceptent pas qu'on change.»

Elle, a tenu à garder son nom alors qu'on lui conseillait de prendre un pseudo, plus glamour. «"Claire Tabouret", on sait d'où ça vient. Mes grands-parents étaient des paysans normands, qui avaient des vaches, et j'en suis très fière.» Le biotope familial est aussi «très communiste et très antireligieux». Elle-même a été propulsée par un milliardaire, est un rouage du marché de l'art, expose à la Biennale de Venise sous

pavillon du Vatican, est curieuse de l'élan mystique. Et faute d'avoir fait les démarches à temps, entre accouchement et déménagement, la citoyenne qu'inquiète le «*contexte épouvantable, ici, comme dans le reste du monde*» n'a pas voté aux européennes ni aux législatives. Contradictoire ? La peinture a cet avantage, qu'on y fixe son propre cadre et qu'on y hisse ses propres couleurs.

**25 septembre 1981** Naissance à Pertuis (Vaucluse).

**2006** Diplômée des Beaux-Arts de Paris.

**2013** Propulsée par François Pinault.

**2015** Part pour Los Angeles.

**8 juillet 2024** Ouverture de l'exposition «l'Eloquence des larmes» au château La Coste (Bouches-du-Rhône).

Pour aller plus loin :